

Société historique de Haute-Picardie

Bureau

Président-secrétaire.....	M. Claude CARÊME
Vice-président.....	M. Jean-Louis BAUDOT
Trésorière.....	Mme Claudine LEFÈVRE
Secrétaire adjoint.....	M. Jean MAUCORPS

Activités de l'année 2008

17 JANVIER : 1918, *le retour impossible en France libre*, conférence de Monsieur Francis Pigeon.

La bibliothèque municipale de Laon est riche d'un manuscrit redécouvert récemment, *Les filles de Jephté*, écrit par une habitante d'Athies, Aline Méléra. Née en 1895, d'origine italienne par son père, mort en 1900, Aline est restée proche de sa mère, même si, fille hardie, à 19 ans, elle semble être un garçon manqué. Comme ses frères et sœurs elle s'essaie à l'écrit, à tous les genres littéraires, théâtre, contes, romans, nouvelles. Aucun de ses textes n'a été publié. *Les filles de Jephté* est un roman autobiographique puisque l'histoire est vraie et l'héroïne, Martine, est Aline elle-même. Aline raconte son départ d'Athies, puis de Chamouille en mars 1917 quand les Allemands contraignent la population à quitter le chemin des Dames en prévision de l'offensive Nivelles. Elle témoigne des pleurs et des exclamations des habitants qui abandonnent leurs maisons, qu'ils viennent de clore et qu'ils pensent ne revoir jamais. À Laon, elle prend le train pour Hirson, Avesnes. À Sars-Poteries, où elle est évacuée, la vie est dure : on couche sur la paille, on se nourrit de soupe... sale. Toutefois elle et sa mère retrouvent des draps blancs dans une famille d'accueil. Aline cherche à fuir, par la Hollande, vers la Suisse et la France libre. Les tentatives échouent. En octobre 1918, les gens conçoivent la fin imminente de la guerre. Aline fait tout pour rejoindre la France, par le front cette fois. Il s'approche C'est aussi l'occasion d'agir. Elle veut réaliser un coup de force. Finalement, le 11 novembre arrive sans qu'elle ait agi. Elle regagne Athies, retrouve sa famille le 22 décembre. Mais un frère a été tué le 22 octobre ! Une guerre, une occupation, une tentative d'exode qui ont marqué Aline toute sa vie.

1^{er} FÉVRIER : *Le monument du Père Marquette, les aléas de la mémoire d'un héros américain en terre française*, conférence de Monsieur Eric Thierry.

Né en 1637 à Laon et mort en 1675 près de la ville de Ludington (Michigan), Jacques Marquette découvre le Mississippi avec le Québécois Louis Jolliet en 1673. Héros aux Etats-Unis, il est méconnu en France. Alors qu'en 1896 le Wisconsin a remis au Capitole à Washington une statue de Marquette, avec chevelure et barbe, comme le Père Charlevoix, en marbre, réalisée par l'Italien Trentanove, et que, en 1897, une copie en bronze est érigée dans un parc de la ville de Marquette, le souhait d'honorer Marquette à Laon est formulé pour la première fois en 1900 par les Américanistes. Mais l'anticléricalisme violent du moment en France interdit d'honorer un jésuite. Comme les Etats-Uniens inaugurent en 1909 des monuments semblables à celui de la ville de Marquette à Mackinac Island et à Prairie-du-chien, où il est sur une colonne, la Société académique de Laon, avec Westercamp et Hanotaux, l'année suivante, insiste pour qu'il y en ait une à Laon. La première guerre bloque tout projet. C'est à Nancy, où Marquette a été novice, que la compagnie de Jésus inaugure en donnant pour la première fois son nom au nouveau bâtiment du Groupe des Etudiants catholiques, et même en le présentant sur la façade. Une copie est placée dans la bibliothèque de Pont-à-Mousson. Le créateur est Victor Huel : Marquette, chauve et imberbe, tient une carte et un crucifix. Il est semblable à la représentation de Prairie-du-chien de 1910 et de celle de Chicago de 1930, fidèles au portrait retrouvé à Montréal en 1900. Westercamp réitère : il veut que Laon révère Marquette. Il obtient gain de cause en 1936 quand un comité pour l'érection d'une statue de Marquette se constitue. Le tricentenaire de la naissance de l'explorateur permet la mise en place, porte de Soissons, d'un bas-relief en bronze réalisé par Jean Topin. On trouve une embarcation portant deux Indiens en arrière-plan, derrière Marquette, qui est debout, grandeur nature, tenant une carte dans une main, un crayon dans l'autre. Le crucifix est à la ceinture comme sur les statues de Trentanove. Le chapelet est absent. Des témoignages de participation arrivent des Etats-Unis : les écoliers de Marquette envoient des *cents* pour le bronze, Madame Noël expédie une pépite de cuivre du gisement découvert par Marquette, Ludington fait acheminer du sable de l'endroit où est mort Marquette, l'Université Marquette de Milwaukee donne de l'eau puisée dans le Mississippi, là où Marquette l'a découvert. L'inauguration a lieu le 13 juin 1937. L'eau est répandue sur le monument ; le sable et la pépite sont placés derrière la plaque de bronze. Depuis, l'intérêt pour le Père Marquette demeure à Laon : en 1951, une copie de l'œuvre de Topin est donnée à Utica (Illinois) ; en 1956, la cité Marquette abrite les aviateurs américains, et en 2004, la statue est déplacée de la porte de Soissons au carrefour des rues Roosevelt et Kennedy, proche de la rue Marquette !

28 FÉVRIER : *Les collections gallo-romaine et médiévale du musée de Senlis au musée de Laon*, visite de l'exposition par Madame Caroline Jorrand.

Comme le musée de Senlis est en cours de restauration, sa conservatrice a prêté une partie de la collection au musée de Laon, où la salle La Charlonie est rénovée.

Senlis et Laon ont des origines quelque peu semblables : elles se sont développées à l'époque gallo-romaine et sont devenues villes royales et sièges d'évêchés à l'époque médiévale. Senlis dispose, en particulier, d'un matériel issu du sanctuaire gallo-romain de la forêt de Halatte découvert en 1825. Des fouilles entreprises en 1873 ont mis à jour un temple fondé vers 50 après Jésus-Christ, dans un paysage alors cultivé, et 363 ex-voto dont 296 en pierre représentant des parties de corps malades, 1127 monnaies, des fibules, des instruments chirurgicaux, des os d'animaux sacrifiés..., des restes après saccages. Le dépôt de fondation, constitué de deux vases avec os de poulet et monnaie, a été retrouvé au pied de l'enceinte trapézoïdale de 42 m x 34 m, en pierre depuis le début du II^e siècle, et bordée de fossés. Le sanctuaire de 16 m de côté comprenait une galerie et la *cella* (7,9 m x 8,8 m), interdite au public, qui rassemblait les statues des dieux et des ex-voto dont une tête coupée après la mort, pratique gauloise connue. À la fin du IV^e siècle, les missions de Saint-Martin christianisèrent la région et provoquèrent la destruction du temple. Le début de la monarchie capétienne a été la grande époque de Senlis ; elle a laissé des réalisations architecturales, sculptées (têtes de barbu, de piéta, d'ange...) et somptueuses tels la crosse du chancelier Guérin mort en 1227 et des éléments de retable. Fondée au 1^{er} siècle sur un site naturellement fortifié, Laon a été une cité importante du VI^e au XIV^e siècle. Le musée compte 11 000 objets d'époque mérovingienne, 500 du VIII^e au XV^e siècle : sculptures, carreaux de pavement, clés, récipients, armement, harnachement, parures de vêtement, monnaies, pour certaines frappées à Laon. S'y ajoutent les nombreuses et remarquables pierres tombales conservées par la ville dans les tribunes de la cathédrale, ou au musée comme la stèle d'Ursacius trouvée dans le 1^{er} cimetière chrétien et le transi de Guillaume de Harcigny (1394). La bibliothèque enferme de nombreux manuscrits des écoles-*scriptoria* des abbayes Saint-Vincent, Notre-Dame-Saint-Jean, Vauclair, et du chapitre de la cathédrale, manuscrits visibles en vidéo.

5 MARS : *La chanson de Craonne*, conférence de Monsieur Guy Marival.

La chanson de Craonne est un cas unique. Elle a traversé le XX^e siècle et reste la plus connue, la plus enregistrée des chansons françaises de la Grande Guerre. Elle traduit au mieux l'état d'esprit des poilus.

Elle se chante sur l'air de *Bonsoir, m'amour!*, valse lente, dont les paroles sont de Le Peltier et la musique d'Adelmar Sablon, père de Jean Sablon. La structure est identique : trois couplets séparés par deux refrains (le premier repris entre les deuxième et troisième couplets). Même le ton de l'adieu est repris : *Adieu, m'amour! Adieu, ma fleur! Adieu toute mon âme* devient *Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes*.

Pourtant, quant à ses paroles, *La chanson de Craonne* n'est qu'une des versions très proches, sur le thème de la lassitude du poilu, qui circulent pendant la première guerre, et qui sont en fait directement issues de *La chanson de Lorette*, de 1915, et recueillies par Raymond Lefèvre et Paul Vaillant-Couturier dans *La guerre des soldats*.

Par leur orientation politique, elle a été marquée à gauche et, à partir de 1961 s'impose le lien entre *La chanson de Craonne* et l'offensive Nivelles et les muti-

neries de 1917. Cette légende sans fondement dure et s'exaspère quand on affirme son aspect révolutionnaire, son interdiction par l'armée, la menace d'exécution pour tout soldat l'interprétant alors. En fait, *La chanson de Craonne* est tolérée par les officiers: la dénonciation des inégalités sociales et la simple menace de grève qu'elle lance apparaissent comme des exutoires acceptables, au contraire de *l'Internationale*, le véritable chant révolutionnaire repris dans les mutineries.

28 MARS: *Laon à son apogée, aux XII^e-XIII^e siècles*, conférence de Monsieur Claude Carême, président de la Société historique de Haute-Picardie, en remplacement de Madame Plouvier.

Laon est, à son apogée, aux XII^e-XIII^e siècles un vaste chantier. Dans le bourg, les constructions religieuses et laïques imposantes se multiplient: l'abbaye Saint-Martin, la nouvelle abbatiale Saint-Vincent, le palais royal et la Grosse Tour, les portes Soibert, des Chenizelles et les fortifications occidentales... Dans la Cité, la commanderie des Templiers, le beffroi et les halles communales, les travaux dans l'abbaye Notre-Dame et Saint-Jean, s'ajoutent à l'important ensemble nouveau que constituent le palais épiscopal, les hôtels-Dieu, le cloître, la cathédrale!

Ces diverses constructions révèlent le dynamisme de l'agriculture dans le Laonnois par suite des défrichements intenses. Les puissants seigneurs drainent les revenus agricoles et peuvent ainsi être à l'initiative d'édifices somptueux. Laon, ville-refuge, est ville royale sous les Carolingiens et Capétiens: le roi a des domaines dans le Laonnois, est comte de Laon, y séjourne parfois, surtout au X^e siècle, y a un palais où il laisse un personnel dirigé par un prévôt et un châtelain. Laon est ville religieuse à double titre. L'évêque est renommé, puisque comte du Laonnois, pair de France, proche du roi. Il a aussi un personnel dirigé par un prévôt du Laonnois et un châtelain. Le chapitre des chanoines ne l'est pas moins, puisqu'il est le plus important du nord de la France, qu'il assume l'assistance, le culte dans la cathédrale, dirige une école célèbre en Europe. La commune est le 4^{ème} pouvoir de 1128 à 1331: issue de la bourgeoisie, elle a ses emblèmes et ses dirigeants, jurés du corps de ville, échevins du conseil de ville.

Ces riches puissants financent les remarquables constructions du cœur de la Cité. Les évêques Gautier de Mortagne et Garnier remplacent le palais épiscopal détruit en 1112. Les chanoines s'imposent comme grands bâtisseurs. Ils édifient successivement deux hôtels-Dieu, l'un en 1167 qui demeure le plus ancien de France, place du parvis, l'autre, plus vaste, de 1205 à 1273, face au palais épiscopal. Ils se réservent un vaste quartier fermé de 15 ha, véritable ville dans la ville, avec salle capitulaire, galerie-cloître, cloîtreau, réfectoire, fours, entrepôts... et 50 belles demeures canoniales. La cathédrale reste leur grande œuvre. Rapidement construite en 30 ans, de 1150 à 1180, agrandie par un chœur transformé de 1190 à 1220, elle témoigne par excellence du passage du roman au gothique. Sur la butte, les tours pointent à 160 m au-dessus de la plaine et montent l'Eglise chrétienne triomphante. Partout, la lumière intense, les nombreuses illustrations de l'Incarnation célèbrent la gloire de Dieu. La cathédrale affirme que l'Eglise seule assure le salut aux hommes par l'enseignement de l'école cano-

niale, par la destruction des forces du mal et parce que son architecture image la Cité céleste à laquelle seules les vierges sages auront accès.

18 MAI: *Les églises de la Reconstruction dans le Laonnois*, visite-découverte par Madame Jacqueline Danysz.

Reflets tant du courant artistique tourné vers les Arts Décoratifs et appuyé sur les possibilités du jeune béton armé que de la mentalité religieuse post-guerrière, les églises de la première reconstruction en révèlent divers aspects.

Conforme à l'image alors idéale du maître d'œuvre médiéval, l'ancien architecte en chef des monuments historiques, Henri Laffillée élève l'église de Montbavin dans une forme résolument moderne. Il coordonne le travail remarquable et typé des artistes :

- bas-reliefs de façade et verrière du chœur, consacrés, en réalité, à saint Hilaire de Poitiers, patron de la paroisse.
- chemin de croix qui doit son importance à l'assimilation des souffrances des poilus à celles du Christ.
- litanies de la Vierge présentes presque partout.
- ordonnance du sanctuaire où chaire et banc de communion prennent forme d'ambon et de chancel pour enraciner l'édifice dans les premiers temps de la chrétienté.

À Chavignon, l'architecte réputé Charles Abella imprime à sa façade, dans la lourdeur expressive de l'esthétique Art Déco, l'effet symbolique d'une église solidement ancrée dans le terroir, à la silhouette vigoureuse et originale.

- Sa nef, scandée d'arcs diaphragmes elliptiques développées jusqu'au sol – forme mystique, selon le chanoine Arnaud d'Agnel – et de grande portée autorisée par le béton, évite les bas-côtés offrant de toutes parts vue sur l'autel, selon le souhait du clergé de ce temps.
- Sa tribune des chœurs, rejetée à l'ouest comme le demande Pie X, surmonte un espace qui évoque les narthex paléochrétiens.
- Son bâtiment intègre salle de réunion et éléments de confort.

Sans épouser cette ligne générale, le mobilier, choisi et financé par ailleurs, inscrit sa propre cohérence dans celle du bâti.

L'église d'Urcel, initialement contemporaine des deux précédentes, va pourtant bénéficier d'un traitement différent, parce qu'elle avait été classée au titre des monuments historiques et ne se trouvait, en outre, pas totalement anéantie, au contraire des deux autres. On dispose, à son sujet, de suffisamment de vestiges – sécurisés dès la fin du conflit par les soins des Beaux-Arts – d'informations et de photos pour permettre à l'architecte en chef des monuments historiques, Jean Trouvelot, d'en entreprendre une restitution :

- de l'aspect mais non des matériaux,
- de l'édifice roman et non de celui qu'avaient dénaturé les siècles précédents,
- du bâti, mais non du mobilier qui prendra le style Art Déco.

En ces trois quarts de siècle, l'église d'Urcel allait, comme les autres, subir l'outrage des ans aggravé par l'usage de ciments aux effets encore mal connus lors de la reconstruction. Cependant, elle fait, grâce à son classement, et contrairement

aux deux précédentes, l'objet de restaurations largement subventionnées qui lui conservent un aspect plus flatteur.

26 SEPTEMBRE: *La présence française en Amérique du Nord: le témoignage des cartes anciennes*, conférence de Madame Raymonde Litalien, conservateur honoraire des Archives du Canada.

Dans une conférence richement illustrée, Madame Raymonde Litalien a présenté les grandes étapes de l'exploration de l'Amérique du Nord par les Français. Jacques Cartier a été le premier à pénétrer dans le continent nord-américain: en 1535, il a remonté le Saint-Laurent jusqu'au site de l'actuelle ville de Montréal. Ensuite, des pêcheurs venus de France à la recherche de morues et de baleines ont maintenu une présence française saisonnière sur les littoraux. En 1604, Pierre Dugua de Mons a créé l'Acadie et, en 1608, Samuel de Champlain a fondé Québec. Mis à part les missionnaires désireux de sauver les âmes des Amérindiens, ce que recherchaient les Français, c'était surtout des fourrures qu'ils échangeaient avec les indigènes contre des chaudrons en cuivre, des haches, des perles en verre et d'autres objets. Cette quête effrénée a poussé de nombreux jeunes gens à s'aventurer dans la région des Grands Lacs, puis, dans le dernier quart du XVII^e siècle, dans la vallée du Mississippi. Grâce aux expériences des coureurs des bois, Robert Cavalier de la Salle a découvert l'embouchure de ce grand fleuve en 1682 et Louis-Joseph de la Vérendrye a atteint les Rocheuses en 1743. Le traité de Paris de 1763 a mis fin à l'épopée des Français en Amérique du Nord, en cédant la Nouvelle-France à la Grande-Bretagne.

10 OCTOBRE: *L'Aisne à la fin de la Grande Guerre*, projection de trois documentaires d'époque inédits, à la suite du report de la conférence de Monsieur Saporì.

1 – L'Aisne dévastée

Le survol des villes et des villages en ballon dirigeable est l'occasion de se rendre compte des destructions. On voit Noyon, Coucy, dont la ville et le château sont en ruines, Laffaux, puis le mont des Singes où la forêt a été hachée par les bombardements, Pinon. Après Vailly, les bords de l'Ailette, le dirigeable donne des vues spectaculaires de Cerny-en-Laonnois, du chemin des Dames, du plateau de Californie. Avant d'arriver à Berry-au-bac, on distingue une dizaine de chars du groupe Chaubes détruits le 16 avril 1917. À Soissons, la périphérie de la ville semble intacte. Mais, plus on se rapproche du centre, plus les destructions sont importantes. La ville de Laon, occupée pendant toute la guerre, apparaît vue du ciel préservée. Le 24 octobre, le président Poincaré et le général Mangin viennent célébrer sa libération.

2 – Les chars en 1918

Sont successivement présentés les chars français Saint-Chamond, Schneider, Renault FT17, les chars anglais Marck 4 et Whipper, et allemands Sturmpanzerwagen A7V.

3 – Les Américains

Les Américains en février 1918 arrivent à la gare de Soissons; les soldats débarquent les chevaux et les équipes. Ils arrivent à Cuffies, Bucy-le-Long, où ils

installent leur campement avec une cuisine roulante. C'est l'heure de la soupe. Les hommes font la queue en chahutant. Leurs tenues sont hétéroclites. On les voit ensuite creuser des tranchées et ranger des obus au chemin des Dames. Les images qui suivent sont tournées le 22 juillet. Un convoi de camions Packard traverse la forêt de Villers-Cotterêts, puis Essômes, Brasles. Des attelages passent la Marne sur un pont provisoire.

14 NOVEMBRE : *L'exil et la mort de Joseph Fouché*, conférence de Monsieur Julien Saponi.

Monsieur Saponi, originaire de Trieste, a dépouillé les archives locales et ainsi complété et critiqué les biographies parues sur Fouché, acteur politique important mais contesté de la Révolution à la Deuxième Restauration. Il lui concède plus de cohérence politique et de qualités humaines qu'on ne lui en accorde traditionnellement. Fouché est né à Pellerin, près de Nantes, en 1759, dans une famille très aisée, puisque le père, marin au long cours, possède une propriété à Saint-Domingue. De santé fragile, il ne peut devenir marin et donc suit, chez les Oratoriens, des études brillantes orientées vers les sciences. Sa carrière politique commence en 1792 quand il est élu à la Convention comme montagnard. Il vote la mort de Louis XVI et est tenu pour grand responsable des massacres de Lyon, alors que son rôle reste à déterminer à côté de Collot d'Herbois et des jacobins de Lyon. Dès 1799, il se tourne vers Bonaparte et devient son remarquable ministre de la police. Il acquiert une imposante fortune, la quatrième de France. Bien qu'il ait condamné Louis XVI, Fouché travaille au retour des Bourbons. Resté en place en 1815, il vit tant à Paris qu'à Ferrières, entouré de ses quatre enfants du premier mariage et de sa deuxième épouse, la jeune et belle Ernestine Castellane-Majastre. Mais les ultras et la duchesse d'Angoulême l'écartent. Il est envoyé ambassadeur à Dresde en octobre 1815 et ne reviendra pas à Paris, même s'il le croit. Comme en janvier 1816 la Chambre introuvable vote une loi d'exclusion pour ceux qui ont aidé l'usurpateur et ceux qui ont été régicides, Fouché doit s'exiler. Il quitte Dresde pour Prague, grâce à Metternich. Suite aux relations pourtant platoniques entre Ernestine et Adolphe Thibaudeau, Fouché est sali par Thibaudeau père, qui lui est pourtant redevable. Il s'installe à Linz en 1818, où il est mis au ban de la société. Finalement, Elisa Bonaparte le convainc de venir à Trieste, ville cosmopolite, active, dont il a été gouverneur en 1813. Une importante colonie napoléonide y vit : Elisa, Caroline, Jérôme Bonaparte, Charles Nodier, Savary, Junot... Mesdames Adélaïde et Victoire y sont enterrées. Il y mène une vie casanière, rédige ses Mémoires dans l'austère mais spacieux Palazzo Vicco. Toutefois, dès le 26 décembre 1820, il subit le climat très froid et décède d'une pneumonie. Malgré ce que Castelot a pu affirmer, il est bien inhumé, sans incident, en gisant, dans la crypte de la cathédrale, avant d'être ramené à Ferrières en 1873.

5 DÉCEMBRE : *Les sculptures de la cathédrale de Laon*, conférence de Madame Iliana Kasarska.

Madame Kasarska, enseignant-chercheur à l'Université Jules-Verne d'Amiens, a présenté la thèse qu'elle vient de soutenir. La cathédrale est édifiée entre 1155 et

1180, soit rapidement : ce qui est rare et surtout essentiel pour l'unité et les originalités artistiques. Elle comporte des nouveautés architecturales comme les tours estimées de Villard de Honnecourt. Incontestablement, elle est conçue par un grand architecte. L'iconographie didactique révèle aussi des nouveautés. Tout d'abord par son fort développement dans les porches et fenêtres de la façade occidentale : Chartres, Amiens reprendront et accentueront l'idée. Ensuite, le bon état de conservation des sculptures – relativement aux autres cathédrales – permet de démontrer que l'ensemble est régi par un programme unitaire que l'on peut attribuer à l'évêque Gautier de Mortagne, en tant que commanditaire, mais aussi en tant que théologien. Il a été écolâtre du chapitre et est en relation avec d'autres théologiens tel Hugues de Saint-Victor. C'est pourquoi la Parousie et la Création sont rapprochées dans les deux derniers claveaux de la voussure sur la Création de la fenêtre sud. C'est pourquoi les arts mécaniques (la médecine, l'architecture seul art représenté en homme – en remerciement à l'architecte de la cathédrale ?) sont également rapprochés des arts libéraux dans une voussure de la fenêtre nord. Hugues de Saint-Victor les considérait d'égale importance. L'intégralité des sculptures de cette fenêtre est d'origine. Ailleurs la restauration du XIX^e porte au moins sur les têtes des personnages décapités sous la Révolution. Toutefois quelques-unes ont échappé à la destruction et permettent de saisir que, comme il y a eu un programme unitaire, il y a eu une unité stylistique. Les têtes des prophètes conservées à la chapelle des Templiers et la tête du Dieu de la fin des Temps de la fenêtre sud montrent qu'il s'agit du même artiste : mêmes yeux, mêmes arcades sourcilières ! Ce style de Laon se retrouve à Braine, par l'œuvre du même artiste, à Chartres et Lausanne, par l'influence. Autre nouveauté : dans l'ensemble du combat des vices et des vertus du portail nord, une vertu, la charité, ne combat pas puisqu'elle tend son manteau à la pauvreté. Cela préfigure le XIII^e siècle où vices et vertus sont séparés.